

“ Remercier Dieu des grâces signalées dont il a comblé la France pendant tout le cours de son existence.

“ Lui demander de continuer à cette chère patrie la protection dont il l'a visiblement couverte jusqu'ici ; demander surtout que la France soit fidèle à sa mission de fille aînée de l'Eglise.”

Ces bonnes et sages paroles, ces pensées saines et justes si bien exprimées, auront-elles pour effet de faire cesser les sorties intempestives que croient trop souvent devoir faire, certains ignorants qui ne veulent pas admettre que la France puisse être républicaine ?

Il faut l'espérer !

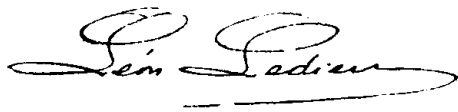
\* \* Ni l'or ni la grandeur ne suffisent pour être admis dans certains clubs de Paris, comme le Jockey Club, par exemple.

Le comte Boniface de Castellane, l'époux de Mlle Anna Goulé, millionnaire américaine, vient d'y être blackboulé d'une manière très énergique.

Dans ce club très select, une boule noire sur six suffit pour être refusé, et on a constaté, après le vote, que le comte avait obtenu deux cent quatre-vingt-huit boules couleur de charbon.

Son jeune frère, qui se présentait en même temps que son aîné, a été admis.

Il y a quelque chose de louche là dessous.



POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

## UN COIN DE SAVOIE

LE LAC D'AIGUEBELETTE ET LE COL SAINT-MICHEL

Hier, en compagnie d'un ami, je partais pour un coin ravissant de la Savoie. Le temps nous favorisait : heureux prélude à de plus grandes faveurs.

Bien avant l'aube, nous étions sur la route de Saint-Laurent-du-Pont. Je ne vous en décrirai pas les multiples beautés : c'est la route classique qui mène à la Grande-Chartreuse et les touristes l'ont décrite de toute manière avec une verve toujours soutenue et un égal enthousiasme.

A Saint-Laurent nous prenons le tramway à vapeur qui permettra à chacun d'entrer en Savoie et d'en pénétrer les pittoresques beautés. C'est le but de notre promenade.

Nous montons donc. Le train file laissant derrière nous la petite ville, s'éveille lentement au bruit des mille rumeurs confuses d'une nature en fête. Le soleil éclairait les sommets. La Sure avec son altitude de cinq mille pieds nous apparaissait dans tout l'éclat de son éternelle jeunesse. Elle se dessinait dans l'azur du ciel, et la pureté de ses lignes et la finesse de ses contours n'échappent pas même à l'œil le plus indifférent.

La Sure est dans le Dauphiné. Avec elle et après elle, nous entrons dans la Savoie.

Mais, avant de poursuivre, il faut vous parler de l'allure de notre tramway ; et le voir ralentir sa course devant les horizons plus beaux ; on dirait qu'il comprend ceux qu'il a reçus dans son enceinte hospitalière. Une allure plus accélérée ne nous permettrait pas d'admirer les beautés de la route. Aussi le Frou (c'est le nom de notre locomotive), chauffe moins ses poumons d'airain, en exhale moins de fumée et respecte le culte de ses hôtes pour la nature tantôt sauvage, tantôt riante de ces pays enchanteurs.

Après Chailles, ce sont les gorges de Chailles, la partie la plus originale de ce parcours. Arrêtons-nous y quelques instants. Imaginez-vous deux rangées de sommets à travers lesquels serpente une route jadis forestière devenue, avec notre civilisation envahissante, macadamisée et ferrée. Elle longe l'une des rangées. Le Frou presse doucement de ses ondes vertes le pied des sommets sis à l'opposite, notre œil plonge tour à tour dans la profondeur d'un ciel d'azur et dans

la profondeur d'une eau claire et limpide. Mais n'allez pas croire que le Frou, au nom si doux, le justifie toujours : tout à l'heure, ce sera le torrent qui mugit et, brisant ses digues, il ira à son tour se briser sur le roc dans sa colère impuissante.

Nous sommes à l'entrée des gorges, baignés dans des flots de lumière propre au ciel d'Italie. Joignez à cela la riche végétation de la montagne, à vos pieds à gauche le torrent, et vous comprendrez pourquoi, dévorant maintenant les sinuosités de la route, notre coursier d'airain, sous l'intelligente pression qu'il subit, redevenu pratique et, sachant qu'il ne pouvait autrement nous arracher à de tels spectacles, reprend l'allure très vive momentanément abandonnée. Déjà, c'est la cascade, puis Saint-Beron, notre première halte sur l'heureuse terre de Savoie.

Cette petite ville ne fournit rien de bien remarquable à l'attention du touriste. Il en est ainsi pour le reste du trajet jusqu'au lac d'Aiguebelette.

Montés dans le P.L.M. (Paris-Lyon-Méditerranée) le *Cypar* (C.P.R.) de France, j'ai refait la connaissance de la vitesse américaine. Aussi en un quart d'heure nous avons fait quinze kilomètres (12 milles). Halte deuxième et dernière avec la joie de lire sur la façade de la gare : Lac d'Aiguebelette.

Tandis que mon compagnon de voyage s'informe de la route à suivre pour faire l'ascension du col Saint-Michel, demandons-nous ce que veut dire le mot avant d'admirer la chose. “ Aigue belle ” veut dire dans la vieille langue du pays, Belle eau et Aiguebelette n'est qu'un diminutif. Le nom est-il mérité ? Voyez, ou plutôt essayez de voir, une belle nappe d'eau dans laquelle se mire l'azur du ciel ; au milieu, un îlot d'un vert rendu pâle par la chaleur déjà torride, encadrée par une série de collines également verdoyantes, à gauche, et à droite par la haute montagne : petit cirque de Gavarni dont le lac serait l'arène, non plus corail par le sang, mais saphir par le ciel ; à l'est, sur un promontoire qui s'avance, un élégant castel, d'aujourd'hui par la nouveauté de la construction, d'autrefois par le style jetant une note sévère dans le décor si gai d'en face.

Nous commençons notre ascension par une route qui enserme la montagne en laissant à gauche notre petit lac et son cadre si varié. Tout à coup, à un détour du chemin, s'ouvre devant les yeux ravis de mon ami, une vieille route romaine, aux larges dalles dont la solidité a défié les siècles et les défiera encore. Les traditions classiques l'emportent sur toute autre considération, et nous nous engageons hardiment dans l'antique voie. Notre pensée remonte sans effort le cours des âges et nous songions à Annibal, traversant les Alpes pour se rendre en Italie. Cette route a été peut-être la sienne.

Et redescendant à peu de distance de l'invasion carthaginoise, nous suivions Varus dans ces mêmes sentiers qu'il ne devait plus revoir, Varus qui commandait la fleur des légions romaines dont il devait laisser les débris aux champs de la Germanie. Et nous avançons lentement ; foulant avec une sorte de respect ces dalles, restes d'un passé glorieux, témoins muets de tant de gloire mêlée à tant d'ignominie au jour du triomphe du vainqueur.

Mais en cette catholique Savoie on a sanctifié ces souvenirs, et de temps en temps, il fait bon de se découvrir devant une humble croix de bois, signe d'un triomphe qui dure encore et que le monde ne verra pas finir.

Déjà la route s'est transformée en charmillie : attention touchante de la Providence qui nous procure cet ombrage sous un ciel de feu. Ce sont des noisetiers qui se touchent pour former des arcs, je ne dirai pas de triomphe : nous ressemblons plutôt à l'ornement d'un triomphe et le triomphateur n'est autre que l'astre “ qui descend avec lenteur de son char de victoire ” aurait dit le poète.

Nous sommes distraits de notre fatigue par des horizons nouveaux s'élargissant sans cesse ; c'est à notre droite le mont Grenier, que mon ami compare au Pentélique, moins la pureté du marbre et la fine lumière du ciel de la Grèce, ajoute-t-il, comme pour tempérer la hardiesse de sa comparaison.

Enfin, nous descendons dans une petite vallée, nous la choisissons pour première étape ; il était temps de renouveler nos forces par un repas frugal. La partie la plus abrupte restait à faire.

En voyage dans la montagne, avant de gravir le derniers contreforts, mangez bien, disait le vieux maître genevois Toppfer, et sous un ciel brûlant imbibez le dessous de votre chaussure aux flaques d'eau que multiplient les fontaines alpêtres, afin de ne point voir le cuir se fendiller sous l'action du soleil. Nous profitons de l'expérience du vénéré maître. Mon ami, dans l'intention de le compléter, me dit tout bas : “ Il faut faire la diète sur toute la ligne, voire même en paroles ” ; et, comme dans la chanson, l'on n'entendait plus que le bruit des pas.

Après trois quarts d'heure, le décor change et nous sommes au sommet du col ; sous nos yeux se déroule un des plus beaux panoramas qui se puissent voir. En face de nous dans la vallée Chambéry, l'ancienne capitale des princes de Savoie dont nous voyons le château. Il semble redire au voyageur dans son architecture mâle et sévère ce que fut dans le passé cette illustre famille de Savoie qui a fourni tant de saints à l'Eglise et à la patrie tant de glorieux défenseurs. Malheureusement pour elle, si les dons de Dieu sont gratuits, elle n'y songe pas ; il n'en reste pas moins acquis à l'histoire et à l'expérience d'un bien digne petit peuple qu'on doit y correspondre et qu'en cela les familles ressemblent aux individus.

Celles qui ont le plus reçu doivent le plus donner, autrement elles perdent ce qu'elles ont et, livrées à elles-mêmes, elles réalisent l'effrayante parole de l'Écriture : *Corruptio optimi pessima*. Dieu me garde de rappeler plus longtemps, ces douloureux souvenirs devant cette nature si belle. *Sursam corda*, et reposons nos regards à gauche sur une échappée du lac du Bourget, sur les flots duquel le poète des *Harmonies* semble avoir recueilli comme en se jouant, le meilleur de son inspiration parvenu jusqu'à nous dans les stances si connues et si chantées du “ Lac,” tant les vers en ont gardé la limpidité, la douceur et l'harmonie.

Si votre œil, après avoir plongé dans le cristal des eaux, poursuit sa course dans la même direction, en s'enfonçant dans la campagne admirablement cultivée, il découvre, disséminées dans les bosquets en fleur, les villas d'Aix, l'ancienne ville romaine (*aquæ sextia*), restée romaine, mais de la Rome des Empereurs. Inscrite dans le Bottin avec toutes les apparences d'une ville d'eau, connue par les rhumatisants, elle s'est transformée, la beauté du pays y aidant beaucoup, en une ville de plaisirs à la moralité des plus contestables, dont le vide ne fait pas horreur à des natures trop raffinées pour n'avoir pas été grossières ; aussi, théâtre, casino, maison de jeu (succursale de Monte Carlo), tout cela a droit de cité à Aix, et l'on met à les courir l'empressement d'un grand Prix à Paris. Mais, vue de haut, la ville des souverains a un aspect enchanteur. Si vous en revenez désenchanté, c'est que vous ne l'aurez pas vue de haut.

Après avoir examiné ce qui est à nos pieds, voyons ce qui est au-dessus de nous.

C'est, dans le lointain, le sommet immaculé du Mont-Blanc, dans l'éclat de ses neiges éternelles, c'est la croix du Nivolet, et enfin se mirant dans le Bourget le monastère d'Hautecombès, dont la chapelle renferme les tombeaux des princes de la famille de Savoie.

On contemple encore une fois toutes ces merveilles d'une nature prodigue d'elle-même. Mon ami et moi disions de rares paroles. A quelques minutes de là, faisant allusion à une scène biblique dont il ne peut plus se défendre d'exprimer l'à-propos, il me disait : Qu'il fait bon d'être ici ! Je lui répondis : Dressons-y trois tentes : la première pour mon aimable compagnon de route, la seconde pour son humble serviteur et la troisième pour l'excellent ami à qui est destinée cette narration et que nous attendrons pour partager avec lui des pavillons dressés avec tant d'amour sur le sol bien-aimé de la vieille France, au souvenir évoqué de la Nouvelle.

UN CANADIEN EN FRANCE.

Le-Plant-lez-Voiron, 1897.